

fouine qui paraissait ne pas avoir tiré de sa trahison le profit qu'il en attendait.

Comment se trouvait-il ainsi ficelé et rudoyé à ce point, bien que celui qu'il avait promis de livrer fût devenu la proie des soldats ?

C'est ce que le lecteur apprendra bientôt, s'il veut accompagner jusque dans Rouen les prisonniers que nous venons de lui dépeindre.

Le chemin que suivaient nos hommes côtoyait en le remontant le cours de la Seine.

L'eau miroitante du fleuve était traversée par une longue traînée de lumière argentée. La nuit était calme. Les bords caressés par le flot avaient de doux murmures. Quelques bateaux, tirant sur leurs amarres, gémissaient en se balançant ; les grands peupliers mêlaient à ces bruits le frissonnement sonore de leurs feuilles. Le vent commençait à fraîchir et ridait la surface de la rivière.

Cette nuit vaporeuse, ce paysage pittoresque, cette sérénité du ciel étaient réellement poétiques.

Mais la nature qui se faisait coquette, perdait son temps et ses peines ; car pas un des hommes de l'escorte ni les prisonniers ne faisaient attention au charme qui se dégageait de ces rivages.

Tous les vœux, tous les regards, toutes les préoccupations étaient dirigés vers Rouen, dont les tours, les murailles, les clochers se profilaient plus nettement.

Arrivée à deux cents toises de la ville, la troupe s'arrêta.

A quelques pas, une barque échouée sur la berge de la Seine attira l'attention du chef de l'escorte.

Une tête venait d'émerger du plat-bord de l'embarcation et paraissait regarder curieusement les hommes qui s'avançaient.

L'officier siffla d'une certaine façon. Aussitôt un homme bondit hors du bateau et s'avança rapidement vers la troupe.

Il portait le costume des paysans de l'époque : jaquette et chausses de tiretaine ; large chapeau rabattu sur les yeux.

—As-tu réussi ? lui demanda vivement le chef des soldats, dès que l'homme fut à portée de sa voix.

—Complètement.

—Tu as le mot d'ordre.

—Plus bas ! Des espions battent la campagne. L'intendant militaire est très inquiet. Rouen a pris une attitude menaçante et l'on craint en plus d'être attaqué par plusieurs bandes qui ont été signalées.

—Enfin, les mots ?...

L'homme se pencha à l'oreille de l'officier et lui glissa :

—Victoire, gloire.

—Victoire, gloire, redit tout bas l'officier à l'oreille de son interlocuteur, pour lui faire connaître qu'il avait bien saisi les deux mots.

—C'est bien cela, fit le paysan.

—Combien d'hommes de garde à la porte par où nous devons entrer ?

—Une vingtaine.

—Qui les commande ?

—Un jeune lieutenant et une anspezzade. Le jeune

lieutenant a un rendez-vous cette nuit avec une beauté facile dont il est fou. Le sergent est un vieux routier difficile à tromper. Il faudra un peu brusquer l'entrée, bien que vous ayez les mots de passe.

—Le cas est prévu et notre plan est arrêté.

—Alors tout est pour le mieux.

—Sais-tu si la garnison est nombreuse ?

—Très peu. Son Éminence a besoin de troupes pour ses guerres incessantes, et les villes de l'intérieur sont peu gardées. A part les soldats du fisc, mercenaires plus féroces que braves, il n'y a qu'un demi-escadron de cavalerie et quatre compagnies du régiment de Picardie.

Du Cantel s'était approché, sans que les hommes qui le gardaient s'opposassent à ce mouvement de curiosité.

Il tendait avidement l'oreille, cherchant à saisir les mots qu'échangeaient les deux interlocuteurs.

Le paysan vint à lui, prit les mains chargées de liens du pauvre prisonnier et les pressa avec effusion, sans crainte d'exciter les soupçons, les défiances ou les rebuffades des soldats de l'escorte.

Il se pencha même à l'oreille de Du Cantel et lui dit quelques mots qui fit rayonner de bonheur le visage de celui-ci.

—Allons ! reformez vos rangs et en marche, commanda l'officier.

La troupe s'avança résolument vers la porte nord de la ville.

A mesure qu'ils approchaient, les ombres de la nuit devenaient plus profondes, la lune étant cachée par les tours, les clochers et les hautes murailles de Rouen.

—Qui vive ? cria tout à coup la voix d'une sentinelle.

—France ! répondit une voix ferme.

—Quel régiment ?

—Picardie ! victoire ! nous ramenons ce brigand de Du Cantel.

—Ah ! le bandit ! fit la sentinelle ; son affaire est bonne.

Et le soldat de faction alla frapper à la porte du poste en criant :

—Sergent ! venez reconnaître : détachement de Picardie.

La porte s'ouvrit au bout de quelques minutes. Un vieux soudard, à mine roque, aux longues moustaches grisonnantes, s'avança prudemment, muni d'une lanterne et suivi de deux gardes.

Le chef du poste s'arrêta à cinq pas de la troupe.

—Avancez à l'ordre ! dit-il à l'officier de l'escorte.

Celui-ci n'avait pas fait deux pas qu'un violent mouvement se produisit parmi la troupe d'où partirent des exclamations de rage et de fureur.

C'était Du Cantel qui, d'un brusque coup d'épaule, avait écarté les hommes placés à côté de lui et se mettait à fuir.

Mais, dans sa précipitation, il avait pris une direction dangereuse, car il alla se heurter au sergent du poste.

Celui-ci bousculé, lâcha sa lanterne mais il arrêta le fugitif au passage.

D'autres soldats vinrent au secours de l'anspezzade,